

(art absolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui



Jean **Le Gac**
 Éric **Rondepierre**
 Stephen **Dean**
 Chantal **Petit**
Artistes en Bretagne

Kandinsky et l'absolu
La Femme à la cafetière
Goethe : sur **Laocoon**
 Face à la **guerre d'Algérie**
Rubens contre **Poussin**

M 06192 - 9 - F: 10,00 € - RD



été 2004 • numéro **9**

10 €

Ailleurs

Jean Le Gac et l'exote

Entretien avec Anne Dagbert

Entretien avec l'artiste Jean Le Gac qui, à travers ses *fictions*, voyage à travers l'histoire de l'art, les pays, les plantes, les cultures populaire, grecque, romaine, extra-européenne. À la rencontre d'un artiste qui se confronte à son propre *ailleurs*.

... l'apostrophe du milieu au voyageur, de l'Exotique à Exote qui le pénètre, l'assaille, le réveille et le trouble... Exote, celui-là qui, Voyageur né, dans les mondes aux diversités merveilleuses, sent toute la saveur du divers.
Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*.



Jean Le Gac.

Le Fortin de la soif ou le pull-over mité.

2003. Pastel, crayon à bille sur papier millimétré, pull-over, fascicule, 160 x 120 cm.

Anne Dagbert : J'aimerais traiter avec vous de la notion d'exotisme qui traverse votre œuvre. En 1996, vous intitulez *L'exote* une exposition à la galerie Daniel Templon, en référence à la notion d'exotisme selon Victor Segalen, un exotisme universel qui perçoit le divers en tant qu'Exotisme Essentiel. Dans l'œuvre *En décapotable* (1994), où vous évoquez l'apport de l'art non occidental dans votre œuvre et soulignez aussi l'importance du classicisme grec en posant la question du beau, pourquoi vous attachez-vous à "faire jouer le soleil dans le miroir" ?

Jean Le Gac : Actuellement, nous sommes à cheval sur plusieurs cultures mais cette problématique n'est pas neuve. Quand on regarde l'art extra-européen, on a tendance à laisser dans l'ombre cette culture grecque qui a influencé l'Occident pendant des siècles. Dans les années vingt, ce qu'il y avait de mieux dans la création était encore influencé par la culture grecque : Joyce écrit *Ulysse*, Picasso fait de nombreuses références à l'Antiquité. Parce que j'aime travailler *a contrario*, je me suis situé dans cette histoire,

.../...

| actu |

Exposition à la galerie Daniel Templon, Paris.
Du 9 juin au 30 juillet 2004.

Exposition à la galerie Éric Linard, La Garde
Adhémar. Du 16 juillet au 30 septembre 2004.

qui fait l'objet de *En décapotable*, fruit d'un voyage dans les environs de Rome, à la Villa Hadriana. Je me sentais directement impliqué par ma connaissance intime des bustes antiques, ayant passé des jours à les dessiner "d'après le plâtre", lorsque dans ma jeunesse je préparais les épreuves du professorat de dessin. Ça me plaisait d'autant plus que mon grand-père maternel était grec et il y avait donc comme une connivence... Quant à "faire jouer le soleil dans le miroir", l'explication est simple : quand je suis envoyé sur un site, comme un reporter, pour y réaliser un travail artistique, je me sens démuné avec mon petit appareil photo et, pour me rassurer, je cherche des petits accessoires ; et là, allez donc savoir pourquoi – mais finalement, ça me paraît assez évident – j'ai pris un miroir de poche en me disant que si je n'avais rien à photographier, je pourrais tou-

jours envoyer dans l'appareil des rayons lumineux qui m'éblouiraient. En fait, il s'agit ici, comme ailleurs, de voyages dans le temps.

Anne Dagbert : À partir des années quatre-vingts, vous utilisez des images pluriculturelles, égyptiennes, africaines, précolombiennes, marocaines, japonaises, et des références aux maîtres du passé, sans parler des très nombreux pastels réalisés à partir des couvertures de la littérature populaire des années trente. Est-ce un éloge du métissage culturel ?

Jean Le Gac : Je trouve que les images des livres de littérature populaire de mon enfance sont la référence "exotique" la plus intéressante. Nous vivons dans une culture bourgeoise depuis longtemps et le milieu artistique – musées, conservateurs, commissaires d'expositions – n'y échappe pas. Un artiste comme moi, qui vient d'un milieu ouvrier, a voulu oublier dans un premier temps sa culture populaire. Les choses se nouent bizarrement. Après 1968, quand je suis devenu actif sur le plan artistique, des retours à mon milieu d'origine ont commencé à s'infiltrer dans mes travaux. Par exemple, dans *Les cahiers* (1968-1971), on voit des travaux assimilables au Land Art, mais en fait c'est le milieu post-industriel de la mine, que j'avais connu enfant, qui revient. Plus tard, il y a eu les images de mes livres d'enfance, que je copie depuis vingt-cinq ans ! Mais tout est lié, je parle d'un pays qui vient d'ailleurs et de ces illustrateurs alimentaires anonymes qui dessinaient les aventures d'un petit buffle. C'est à eux que je rends hommage, en fait, et non à Mondrian ou à Picasso ! Il y a plusieurs années, nous avons eu l'idée, avec mes proches amis – les Meurice, les Titus-Carmel, les →



Jean Le Gac.

Le Voyage en train 1 ou bande de...

2003. Pastel, photo, texte sur bois, 200 x 100 cm.

Frémon – de faire un voyage en Égypte et, au lieu de potasser des guides touristiques, j’ai commencé à dessiner d’après les fresques égyptiennes et les pyramides. J’ai redécouvert cet art que j’avais étudié avec grand-peine pendant mes études de professeur de dessin. J’ai découvert la jeunesse de cet art, sans chercher à m’y retrouver dans la datation des Empires. J’ai compris en profondeur comment la représentation de l’immortalité, chez les Égyptiens, rendait compte d’une jeunesse encore valide maintenant.

Anne Dagbert : Et le sphinx qui apparaît notamment dans la série des *Habits de la fiction* (1993) ?

Jean Le Gac : Dans mes représentations du sphinx, j’ai fait un amalgame entre le Sphinx de Guizèh et le sphinx de la mythologie dans l’histoire d’Oedipe, dans une sorte de labyrinthe temporel. Je place souvent la figure formelle du Sphinx de Guizèh dans un contexte où l’on meurt si l’on ne résout pas les énigmes posées. Quant à l’art africain, je ne m’y intéressais pas, même si je savais que des peintres comme Derain, Vlaminck ou Picasso en avaient acheté. Cela m’est venu avec la copie des illustrations de littérature populaire, qui se passait en Afrique, parce que je me suis rendu compte que les illustrateurs n’avaient pas plus voyagé que moi et ne savaient rien de l’art africain : pour les décors, c’était toujours des palmiers, de vagues forêts vierges informes. J’ai donc ouvert des livres d’art africain pour m’informer et retrouver de la matière à peindre et à dessiner. Alors, j’ai commencé à vraiment bien “voir” la sculpture africaine et à la collectionner. J’ai maintenant une cinquantaine de pièces, hélas ! de qualité inégale.

Curieusement, je ne désire pas aller en Afrique noire. Vous savez, j’habite un quartier privilégié (le 20^e arrondissement) où les boubous de belles femmes africaines sont un voisinage courant ! Il y a tout autant d’exotisme en sortant de chez soi. Quand on prononce le mot “exotisme” dans les milieux artistiques, il est souvent entaché de négativité et de banalité. Les conceptions de Segalen vont à l’encontre de cette idée restreinte. Par exemple, il montre l’exotisme d’une simple escalade en montagnes, qui, en changeant de milieu, permet une modification et une évolution de soi. Ce n’est pas être béat devant ce que l’on regarde, parce que si vous avez trop d’oxygène en montagne, vous devenez ivre et vous tombez dans un précipice ! Segalen est un esprit fortement original, non conforme. Bien après l’orientalisme, il met un terme à l’idée d’exotisme de son temps et le renouvelle de fond en comble. Son livre, *Essai sur l’exotisme, une esthétique du divers*, est remarquable. Il n’a

pas réussi à le terminer, son ambition était peut-être trop grande, et il ne fut publié qu’à l’état de notes. Je l’ai lu tardivement – pour faire de bonnes lectures, elles doivent tomber à point – pour défendre mes *Odalisques* (1996), car je craignais qu’on me traite de passiste, les mots “nostalgie”, “beauté” et “exotisme” irritant considérablement le monde de l’art.

Anne Dagbert : En fait, vu le nombre de vos images originaires de pays lointains, vous avez peu voyagé, si ce n’est au Brésil (1978), en Égypte, à la Réunion (1992), au Maroc (1996) et au Japon (1997).

Jean Le Gac : Je ne suis ni un vrai voyageur ni un touriste et refuse les tracas du voyage. Je ne vais à l’étranger que pour mon travail, avec Jacqueline mon épouse, quand on est reçu par des personnes qui nous emmènent dans les lieux intéressants et nous font comprendre le pays. Mais, mes connaissances livresques m’ont donné le sentiment (peut-être que je me trompe) d’avoir une science approfondie de l’art mondial. Si je rencontrais un artiste aztèque ou de l’ancienne Égypte, je suis sûr qu’on se comprendrait. Quand je vois le modelé de ces bas-reliefs égyptiens, d’une sensualité et d’une préciosité incroyables, je pense que je parle le même langage. Je suis enthousiasmé par exemple par le réalisme des portraits du Fayoum, qui sont comme les photos du passé. L’art, né dans les époques reculées, est très codifié et se libère des codes par le réalisme. Les peintures d’Altamira tendent vers un réalisme dénotant une connaissance de l’animal éblouissante ; c’est sans doute une conquête sur des schémas initiaux inconnus.

Parmi les voyages de proximité, il ne faut pas oublier ceux en montgolfière, en région Midi-Pyrénées (1985), couverts pendant une semaine par Hervé Gauville, envoyé spécial de *Libération*. Les deux jeunes responsables de cette opération, entreprenants et tout flambants d’idées, avaient fait appel à moi pour faire un travail dans la région des bastides, en pensant que j’avais un côté Jules Verne. Ils étaient comme des directeurs de cirque et avaient réussi à mobiliser deux équipages de deux montgolfières et à mettre en branle toute la région. On vient à la vraie question de l’exotisme : comme je suis entré dans l’art par la fenêtre et non par la porte principale, par des moyens détournés qui échappent au canevas de l’Institution, je me sens vraiment à l’aise dans ce genre d’événement, je sais faire...

Anne Dagbert : Et le Maroc ? Quelles impressions en rappez-vous ?



Jean Le Gac.
Velasquez, c'est moi.
2002. 189 x 172 cm,
1 pastel 159 x 119 cm,
1 photo 119 x 52 cm.

Jean Le Gac : Nous y sommes allés trois fois, à Marrakech, Rabat et Tanger, pour y faire des œuvres sur place, à la demande des Instituts français. Et, pour une fois, nous avons combiné l'art avec une randonnée de onze jours dans l'Atlas, en voiture avec chauffeur. Tout ce que je savais du Maroc passait par Matisse et Delacroix et, d'ailleurs, la médina de Tanger évoque toujours Delacroix. Les hommes sont capables de partir au bureau dans la ville nouvelle en costume cravate et attaché-case et, le soir, de porter djellaba et babouches à la médina. Ils font sans problème cette transition entre le passé et le présent, que je fais constamment dans mon travail. Enfant, à la cité minière, je vivais sans m'en rendre compte dans un milieu multiracial, entouré de républicains espagnols, de Polonais, d'Italiens, au point d'avoir des difficultés de langage parce que je pratiquais une espèce de volapük. Au lycée d'Albi, je côtoyais des élèves venant des colonies, Marocains, Africains, Vietnamiens. Donc, j'ai eu très tôt des contacts avec l'Autre, le différent de soi.

Anne Dagbert : Les images marocaines sont employées dans la série des *Odalisques* (1996). →

Jean Le Gac.
Marie et le fils.

2003. 1 pastel 159 x 119 cm, 2 photos 27 x 40 cm et 40 x 27 cm, 1 dessin 100 x 70 cm. Dépôt Château de Villeneuve, Vence.



Jean Le Gac : Et dans les *Herbiers* (1997). Je fais des centaines de photos et je n'en exploite que quelques-unes. J'aime les images dont on ne sait pas à quoi elles serviront. Elles ne doivent relever ni de beaux paysages publicitaires, ni de la mode, ni du portrait. Il y a un entre-deux du réel qui se livre à l'œil et c'est ça qu'il faut essayer de garder. Je me réfère souvent au livre admirable de Clément Rosset, *Le réel, Traité de l'idiotie*. Le réel ne nous attend pas, il existe sans nous, énigmatique et neutre. Toutes les projections que l'homme fait pour humaniser le réel sont intéressantes, mais ne permettent pas de "voir". On peut trouver un arbre beau et vénérable, mais ce sont des mots d'humains ; on peut y monter et imaginer y faire des cabanes, mais alors on l'humanise. Ce serait peut-être ça le véritable "exotisme", d'atteindre cette sorte de vision

inhumaine... J'ai aussi été conduit à cette notion par la vision froide, non psychologique, qui tend vers l'objectivité, des écrivains du Nouveau Roman.

Anne Dagbert : En 2003, vous avez eu deux expositions au musée de Vence, où vous avez réalisé plusieurs œuvres, à portée de main, pourrait-on dire, de l'exotisme de proximité dont nous parlions.

Jean Le Gac : Oui, la vieille ville de Vence et son arrière-pays, où ont séjourné Dufy, Soutine, Matisse et de grands écrivains, sont aussi éloignés, mystérieux et attirants que le Maroc. Dans *Une attendrissante blancheur coloniale*, j'ai voulu exprimer ce que Matisse doit à l'époque coloniale. J'ai représenté un militaire en costume blanc auprès d'une femme

voilée, pour rappeler que ce miracle de la Chapelle de Vence est né du croisement de deux religions et de deux cultures, l'Islam et l'Occident chrétien. Pendant notre séjour, la chapelle était en restauration et j'ai récupéré des tuiles vernissées pour les exposer en dessous du tableau.

Le thème des *Bergers d'Arcadie* s'est imposé parce qu'à mon arrivée à Vence, au cours d'une rencontre avec les habitants – j'y ai passé presque une année, à raison d'une semaine par mois et j'avais à ma disposition "un bureau de rencontres" où les gens m'apprenaient les mystères du lieu – j'ai appris que les Baous, ces falaises de calcaire dans l'arrière-pays, auraient servi de fond à Poussin pour ses *Bergers d'Arcadie*. Poussin était peut-être venu d'Italie à Nice, d'où l'on voit parfaitement les Baous. Quelqu'un m'a apporté un document qui représente un tombeau antique de la région, le même que celui du tableau de Poussin. J'ai accompagné le mien de fragments de pierres lapidaires de la collection du musée. J'ai aussi rencontré de vrais bergers car il en existe encore !

Anne Dagbert : À cause de la collecte de plantes séchées, la série des *Herbiers* (1997-1999) peut paraître d'un exotisme plus intimiste, mais elles sont apposées sur des images en provenance du Maroc et du Japon. →



Jean Le Gac.

La Fontaine-basse.

2003. 1 pastel 119 x 159 cm, 3 photos de 40 x 27 cm chacune.



Jean Le Gac : C'est vrai. *L'herbier*, c'était l'idée de faire le tour du monde en repérant les différentes plantes. Les plantes circulent beaucoup plus vite que les hommes, elles traversent les continents à toute allure, tant et si bien que ce n'est pas la peine d'aller au Japon pour y chercher des plantes japonaises, on les trouve chez le fleuriste du coin. Mais je me suis aperçu, en commençant cette série, que je n'avais jamais bien regardé les fleurs auparavant. Subitement, leur beauté m'est apparue, au sens fort du terme. Je les ai vues dans leur prodigieuse complexité, dans leur émouvante organisation de vie. L'exote est donc celui qui a cette capacité de voir.

Anne Dagbert : Cette capacité de voir rejoint l'idée de révélation, d'épiphanie, que vous avez traitée dans l'exposition collective, *Épiphanies*, au centre d'Art sacré d'Évry (2000).

Jean Le Gac : Tout à fait. C'est la notion la plus intéressante de l'exotisme selon Segalen. L'expérience capitale que j'ai faite comme artiste se trouve dans mes *Envois postaux* (1968-1970) : un jour je n'ai plus pu faire de la peinture et, pour contourner la question du pictural, s'est imposé à moi l'envoi de textes et de photos par la poste, un changement complet de forme et de technique que je ne connaissais pas jusque-là. "L'exote", en définitive... ■



Jean Le Gac.

Une attendrissante blancheur coloniale.

2002-2003. 3 pastels de 159 x 119 cm chacun, 1 texte 29 x 119 cm, 1 photo 57 x 119 cm, 5 photos de 27 x 40 cm chacune.

Jean Le Gac en quelques dates

- Né en **1936**. Vit et travaille à Paris
- **2002-2003** Château de Villeneuve/Fondation Émile Hugues, Vence
- **2002** Museum Het Valkhof, Nimègue
- **2001** Villa Tamaris Pacha, La Seyne-sur-Mer
- **1999** La Maison des Arts, Malakoff
Musée Nicéphore Niépce, Châlons-sur-Saône
Cercle d'Art contemporain, Le Cailar
Le Rectangle, Lyon
- **1997** Instituts culturels français de Tanger, Rabat, Marrakech
- **1995** Galleria Francese Piazza Navona, Rome
- **1994** Galerie Catherine Issert, Saint-Paul de Vence

- **1993** Musée Léon Dierx, Saint-Denis de la Réunion

Actualité éditoriale

- *Et le peintre, Tout l'œuvre roman 1968-2003*, Éditions Galilée, avril 2004
- *Catalogue complet des Éditions réalisées par Le Gac*, publié par la Librairie Bookstorming, juin 2004
- Anne Dagbert est l'auteur d'une monographie, *Jean Le Gac*, Fall Édition, Paris, 1998

